


ROMAN

Ali-Reza Mahmoudi Iranmehr

Nuage rose

traduit du persan (Iran) par Azita Hemptian



 ***l'aube***

Extrait de la publication

NUAGE ROSE

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

Ce livre a été proposé à l'édition par
Christian Bromberger

Tite original: *Abr-e surati*

© Ali-Reza Mahmoudi Iranmehr

© Éditions de l'Aube, 2013,
pour la traduction française
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-8159-0681-4

Ali-Reza Mahmoudi Iranmehr

Nuage rose

et autres nouvelles
traduites du persan (Iran) par Azita Hemptarian

éditions de l'aube

Nuage rose

En cette matinée froide du 27 décembre 1980, je n'avais d'yeux que pour ce nuage rose annonçant le lever du soleil. On montait sur une colline en file indienne et j'observais le ciel quand une pluie de tirs perça ma poitrine. Je tombai sur le dos. Mes poumons irradièrent et se remplirent de sang. Trois minutes plus tard, je mourus en regardant toujours le nuage orange et rose. Je n'ai pas vu le tireur caché derrière la colline. Il s'agissait sans doute d'un soldat de vingt ans, sinon il n'aurait pas choisi, parmi les trois adjudants et les deux sous-lieutenants de notre colonne, un simple réserviste.

Mon père me voyait bien rejoindre mon frère médecin en Australie. Mais je n'étais sans doute

pas très doué. À la fin de l'été, juste après mon bac, l'aéroport de Téhéran fut bombardé. La guerre avait commencé. Ma mère m'enferma pendant neuf mois dans la maison. Elle m'achetait tous les jours les journaux, et de temps en temps un livre. Mourant d'ennui, je finis par fixer un rendez-vous à Parvaneh dans un parc. Je la connaissais depuis la deuxième année du lycée. Elle avait de beaux cheveux roux et mettait toujours un rouge à lèvres cuivré. Ce fut en troisième année de lycée que je pus voir ses cheveux, lorsque nous nous rendîmes en douce chez elle pour la première et la dernière fois.

Je n'avais pas encore offert à Parvaneh le flacon de parfum que je lui avais acheté sur mon chemin, ni la lettre que j'avais écrite durant les neuf mois de ma détention domestique, qu'une patrouille de volontaires nous arrêta. Ce n'est que lorsque nous fûmes embarqués à l'arrière du 4x4 que je réalisai ce qui nous arrivait. Je fixai mes ongles pour ne pas la regarder.

On la rendit avec beaucoup de tapage à sa famille; et moi, on m'emmena dans un lieu de détention au sud de la ville, je ne sais pas exactement où. Tandis qu'on faisait descendre

Parvaneh devant chez elle, une voisine nous dévisagea depuis sa fenêtre, qu'elle ne quitta pas avant notre départ. Un gros cœur était gravé avec un objet pointu sur le mur de ma cellule. Il penchait sur un côté. Deux jours durant, j'ai fixé la porte, les jambes allongées. Ils vinrent enfin pour me conduire à un poste de gendarmerie situé à l'extérieur de la ville. Des murs en brique, coiffés de barbelés, le cernaient. On nous fit monter, moi et un grand nombre de jeunes tondu, à bord d'un autobus. Direction la caserne d'entraînement. Seize heures plus tard, on descendit devant le portail de la caserne. Un sergent nous mit en colonne et nous fit courir autour de la caserne tellement longtemps que je boitai toute la semaine. Nous étions tous des déserteurs. Le soir, après un pot-au-feu bien allongé, on nous aligna à nouveau pour nous distribuer des uniformes qui ressemblaient à des sacs de pommes de terre.

C'était depuis l'autobus qui tournait autour de la place Azadi pour nous mener à la caserne que je vis pour la dernière fois mes parents. Ils se tenaient au bord d'un des parterres de fleurs de la place. Ils agitèrent les mains au passage du

bus. Les autres réservistes, tous à la tête tondue, agitèrent les mains en leur direction. Mon père et ma mère rirent et s'approchèrent pour nous saluer tous en agitant les mains. Comment avaient-ils su que notre bus traverserait la place Azadi à cette heure précise ? Je ne sais pas. Cinq mois plus tard, les balles me percèrent la poitrine. La lettre que j'avais écrite à Parvaneh au bout de neuf mois de méditation était toujours au fond de la poche de mon pantalon. Le flacon de parfum avait été confisqué lors de la garde à vue.

Je suis resté plusieurs heures près d'un buisson qui ressemblait à une tête de cheval. Un peu plus loin, une pierre d'une étrange couleur verte. Le nuage rose devint petit à petit orange, puis jaune, et disparut complètement. Notre colonne s'était égarée sur les terrains ennemis. Pris sous les tirs des mitraillettes, personne ne pensa à m'évacuer. Des Irakiens arrivèrent dans l'après-midi et me conduisirent à la morgue à bord d'un 4x4. Après m'avoir déshabillé, ils me fouillèrent de fond en comble. Ils m'avaient sans doute pris pour un autre, car ils décidèrent de ne pas m'enterrer tout de suite.

Je restai quatre semaines à l'intérieur d'un grand tiroir métallique muni d'une ampoule fluorescente. Chaque fois qu'on ouvrait le tiroir, celle-ci s'allumait. Plusieurs fois, on emmena des gens pour m'y voir. Certains portaient des menottes, d'autres pas. Les derniers jours, on mit deux autres personnes dans les tiroirs voisins du mien. On leur avait arraché les ongles, et leur peau portait des marques bleues de brûlures. Trois jours plus tard, on nous emmena tous les trois à bord d'une ambulance aux fenêtres peintes, jusqu'à un cimetière désert. Aucune des tombes n'avait de pierre. Nos trous étaient déjà creusés. On me jeta dans l'un et deux prisonniers iraniens, vêtus de jaune, me couvrirent de terre; ils entassèrent sur mon lopin un tumulus à ma taille, à côté d'autres tumuli.

Aucun ne portait de nom. Juste une plaque verte, assortie d'un numéro blanc. Une rangée d'eucalyptus jetait son ombre sur les tombes sans nom. Dans ses lettres, mon frère parlait des eucalyptus en Australie, où il n'avait rencontré aucun Iranien. Au-delà des eucalyptus frêles se dressait un bâtiment de ciment à un étage. De temps en temps, des têtes apparaissaient

furtivement aux fenêtres. Elles pouvaient sans doute voir les plaques vertes. De l'autre côté du cimetière, un champ cerné par une mince ligne de barbelés. Le matin, des camions y conduisaient des hommes pour travailler aux champs et le soir, en passant près du cimetière, ils me laissaient entendre des bribes de phrases en persan.

Le soir du quatre-vingt-septième jour, alors que l'ombre des eucalyptus rampait jusqu'au bout du cimetière, trois personnes qui creusaient de nouveaux trous vinrent discrètement sur ma tombe pour planter un oignon de tulipe à côté de la plaque. Comment avaient-ils trouvé l'oignon ? Mystère. Mais ils m'avaient sans doute pris pour la même autre personne. Il faut que ce soit quelqu'un de très important pour que des gens se félicitent d'avoir planté une tulipe sur sa tombe ! Dès le lendemain, les prisonniers de guerre iraniens, qui se rendaient aux champs dans leur uniforme jaune, fixèrent ma tombe tout en suivant les mouvements du camion.

Des racines poussèrent petit à petit et se plongèrent dans la terre tandis que de la tige sortait la tête. Sept jours plus tard, trois officiers irakiens ayant noué les lacets de leurs bottes sur le bas

de leur pantalon se tinrent devant mon trou. Ils arrachèrent l'oignon de la tulipe, ainsi que la plaque verte. C'est probablement pour nettoyer le temple des prisonniers de guerre qu'ils ordonnèrent aux bulldozers de tout déraciner, même les eucalyptus. La pelle mécanique nous arracha donc de la terre et nous jeta les uns sur les autres, pêle-mêle. Durant toute l'opération, des voix vociférèrent en arabe et en persan dans le bâtiment de ciment. Finalement, la pelleteuse nous entassa à l'arrière de quelques camions. Tandis que ces derniers se mettaient en route, les pelleteuses remplissaient et aplanissaient le terrain de nos ex-tombes. J'y laissai à jamais les phalanges des doigts de ma main gauche.

Les camions roulèrent tout l'après-midi. Avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à un endroit entouré de hautes montagnes. Les camions se garèrent dans la cour d'un poste de gendarmerie éloigné. Ses murs étaient blanchis à la chaux. Le soleil couchant passait par le portail pour tracer un carré rouge sur le mur de la cour. Nous restâmes là deux jours, et tous les soirs le carré rouge se formait sur le mur du poste. Le troisième jour, on se remit en route. Les camions

empruntèrent un chemin caillouteux et tordu. Les ânes qu'on croisait sur le chemin nous devançaient parfois. Vers midi, nous arrivâmes dans une vallée profonde entre deux montagnes boisées. On nous jeta dans une fosse oblongue, tel un canal. La fosse avait été creusée au préalable. Le soir même, d'autres camions arrivèrent pour jeter sur nous des individus fraîchement fusillés. Leurs larges vêtements ensanglantés étaient pleins de trous d'où suintait encore le sang. Vinrent ensuite des bulldozers pour recouvrir le canal. Juste sur mon cou avait chu la tête d'une femme aux longs cheveux châtain lui enveloppant le visage et lui cachant les yeux. Les jambes maigres et blanches d'un homme avaient atterri sur ma poitrine, et la bouche ouverte d'un autre se collait à mon ventre. J'étais, pour ma part, tombé de dos sur la poitrine d'un homme dont les côtes étaient déjà rongées. Cet état chaotique ne dura pas longtemps. Soixante-cinq jours plus tard, soldats et gradés vinrent nous déterrer à la hâte. Ils s'étaient noué des mouchoirs autour du nez et de la bouche. Ils nous jetèrent rapidement à l'arrière des camions. Quelqu'un avait dû dénoncer ce lieu à quelque